

## **Le retour au pays : douleur du lieu et lieu de douleur**

Mohamed Semlali  
FLSH Saïs Fès, USMBA Fès

L'homme entretient avec le lieu natal un rapport très intime et très complexe. Si l'ailleurs est souvent perçu comme un espace de l'hostilité, comme une zone périlleuse d'inconfort et de danger, il constitue néanmoins une espace de l'aventure et offre une brèche dans le mur protecteur du familier pour entrevoir le différent et l'extraordinaire. L'aventure, selon le sens étymologique du terme, est le lieu de l'advenir, de la métamorphose et de l'émancipation de l'être, de sa réalisation hors de l'espace premier et originaire. L'ici (*hic*), tel que le définit Bernhard Waldenfels « constitue [...] le « point zéro » d'où surgit un ordre spatial avec ses différences directionnelles et ses marges de manœuvres<sup>1</sup>. » L'ici, est donc un point de repère qui définit tout le reste. Face à l'ailleurs, l'espace natal est le lieu familier par excellence ; il fait partie de la famille : il est à la fois « patrie », terre du père, et *Terra mater*, terre maternelle, terre de la naissance, « *natum* » qui a donné le mot « nation ». Avec cette terre existe un lien ombilical et organique ; c'est la maison (*home*), le lieu où l'on est censé rester (*manere*), mais l'homme, par nature, est curieux ; il est attiré par l'étranger, c'est-à-dire par tout ce qui se trouve à l'extérieur. Arrive donc, pour une raison ou une autre, le moment fatidique du départ, de la bifurcation et de la séparation.

Quand nous quittons notre pays natal, quand nos chemins se séparent, nous emportons avec nous une image mnémique, un instantané figé de l'espace, du temps, et de tout ce qu'ils contiennent en termes d'émotions et de représentations à ce moment précis où nous décidons de prendre une direction différente des nôtres, de ceux qu'on laisse derrière nous. A mesure que l'absence se prolonge, l'écart entre cet instantané mnémique et le lieu qu'on a laissé derrière nous se creuse. L'étrangeté, selon la définition de Bernhard Waldenfels « signifie [...] la non-appartenance à un nous<sup>2</sup> ». On devient des étrangers. « Je » devient un autre selon l'expression célèbre de Rimbaud ; il le devient par contamination : « C'est le propre de l'étranger, affirme Bernhard Waldenfels, de ne pas être synchronisé avec le propre, ou alors de ne l'être que de façon très insuffisante<sup>3</sup> ». L'homme qui est parti est désynchronisé de l'espace quitté ; il se contente de l'instantané mnémique qu'il a momifié ; il l'idéalise de plus

---

1 Bernhard Waldenfels, *Topographie de l'étranger*, Van Dieren éditeur, coll. Par ailleurs, Paris, 2009, p.32.

2 *Ibid*, p.32.

3 *Ibid*, p.15.

en plus à mesure que la distance temporelle s'étire. C'est ainsi que le souvenir du vécu ordinaire mené autrefois dans le pays natal se métamorphose en une douleur chronique chez le voyageur ou l'exilé, ce que les Grecs de l'Antiquité appelaient le *nostos*, ou le désir du retour, un désir tellement fort qu'il devient aussi *algos*, une douleur de séparation ou ce qu'on appelle aussi « le mal du pays ». Khaïr-eddine souligne l'intensité de cette douleur dans *Légende et vie d'Agoun'chich* :

L'enfant du pays qui n'a pas revu son village depuis vingt ans n'éprouverait pas un sentiment moins douloureux que celui qu'endure un homme qui meurt et qui sait qu'il va bientôt partir<sup>4</sup>.

La nostalgie est donc ce désir douloureux de retrouver un lieu d'origine, le lieu de la naissance et de l'enfance qui prend, dans l'imaginaire de l'homme qui est parti, des couleurs féériques. Il émane d'un désir très semblable, sur le plan psychique, au *regressus ad uterum*, au souhait de retrouver le monde parfait de l'utérus maternel. Nous pouvons évoquer, en l'occurrence, une sorte de cristallisation du lieu, au sens stendhalien du terme, c'est-à-dire une idéalisation de l'espace natal qui prend dans l'esprit le modèle de l'espace parfait, un espace de bonheur et de félicité.

Quand l'homme parti revient enfin au pays après une longue absence, la déception est quasi inévitable : « celui qui rentre au pays après une longue absence, affirme Schütz, se sent souvent comme un 'enfant sans mère'<sup>5</sup> », comme un orphelin : il découvre que l'image qu'il a construite de son pays d'origine est totalement en décalage avec le réel : les distances, les mensurations, les couleurs et les saveurs ne sont plus les mêmes. L'image mnémique que le voyageur a emportée avec lui en partant ne coïncide plus avec le présent parce que le voyageur, entre temps, a changé tout comme le lieu qu'il a laissé derrière lui et ceux qui l'occupent ont changé sans omettre que le souvenir que nous emportons avec nous en quittant le pays se métamorphose avec le temps en une représentation complètement imaginaire où la part de la construction et du fantasme se substitue progressivement au lieu réel.

Khaïr-eddine, dans le premier chapitre de *Légende et vie d'Agoun'chich*, décrit cette expérience de déception chez l'enfant du pays qui revient à son village après une longue absence. Le revenant subit un choc. Il s'attend à retrouver des lieux inchangés, une topographie inentamée, mais, à la place, il trouve un espace rabougri, des proches devenus des étrangers :

---

4 Khaïr-eddine, *Légende et vie d'Agoun'chich*, Tarik éditions, Casablanca, 2015, p.17.

5 Alfred Schütz, *L'Étranger*, éd. Allia, Paris, 2017 (pour la traduction française), p.69.

Toutes les choses apparaissent plus petites ; les distances se réduisent, les maisons semblent faites pour des nains, les ruelles se rétrécissent, les végétaux se compriment comme en songe, les rochers escaladés autrefois avec peine sont franchis rapidement.[...] D'étrangers qu'ils vous sont d'abord apparus, les proches redeviennent familiers, mais tassés sur eux-mêmes et quelque peu solitaires. Parce qu'ils se sentent abandonnés par les leurs partis sans volonté de retour, ils endossent une cuirasse qui protège des rancœurs, des souvenirs agréables ou amers et ils finissent par s'accepter en s'usant parallèlement à leurs morts<sup>6</sup>.

Ces processus de métamorphose du lieu qu'on quitte ont été analysés par plusieurs penseurs, notamment par Alfred Schütz dans *L'Étranger* et plus particulièrement dans son article « *The homecomer* ». L'homme qui rentre au pays s'attend d'abord à retrouver un pays conforme à l'image qu'il a gardée dans un coin de sa mémoire durant les mois et les années de son absence, mais il se retrouve dans « une étrange contrée, étranger parmi les étrangers<sup>7</sup> ». Contrairement à l'émigré qui sait d'avance qu'il va rejoindre une communauté et un lieu qui lui sont complètement inhabituels et qui, en conséquence, se prépare à cette rencontre et accepte ses aléas, le voyageur qui revient à son pays natal s'attend à retrouver facilement des repères parce qu'il croit que la patrie reste inchangée, que le rapport d'intimité et de familiarité avec ses espaces et ses gens, est un rapport immuable et acquis. Mais, il n'en est rien. La relation de face-à-face ou « la relation pure avec le nous »<sup>8</sup>, affirme Schütz est « une relation basée sur une communauté d'espace et de temps, sur l'intimité. »

Qu'une absence survienne, les chemins se séparent et cette relation avec le « Nous » et cette intimité avec le pays natal s'affaiblissent et s'effritent à mesure que la distance se prolonge et se creuse : Le divorce au sens étymologique du terme, à la fois comme séparation et comme retournement ou prise d'une autre direction, fait que les schémas communs de référence se détériorent ; l'expérience vivante du lieu est remplacée par des souvenirs figés dans le temps et dans l'espace qui ne peuvent combler le vide de la rupture. Le monde natal n'est plus accessible immédiatement pour celui qui a quitté son pays, pour celui qui est devenu un être de l'entre-deux, du contraste, un homme interculturel et interspatial. Depuis son départ, la communauté spatio-temporelle initiale est brisée : « Partir, c'est mourir un peu », affirme Edmond Haraucourt dans son poème « le rondel de l'adieu » et Bernard Terramorsi d'ajouter « c'est en revenant qu'on le voit. »

La mort, en l'occurrence, équivaut à la disparition de la relation de familiarité avec le lieu natal et avec ses occupants. Le héros de Mahi Binebine dans *Le Seigneur vous le rendra* fait cette expérience à la fin du roman. Ayant retourné à la maison familiale à Marrakech après

---

6 *Légende et vie d'Agoun'chich*, op.cit., p.18.

7 *Ibid*, p.42.

8 *Ibid*, p.51.

des années d'absence, il retrouve son frère et sa mère vieillies. Il ne les reconnaît pas tout de suite. Les deux personnages agissaient pendant un moment comme s'il n'était pas là : « ils firent comme si j'étais transparent. Et, en réalité, je ne me sentais plus exister vraiment. Je mis un certains temps à réaliser que ces traits creusés que cachait une barbe drue étaient ceux de mon frère<sup>9</sup>. » Cette expérience de la transparence du revenant, équivalente à la mort, est douloureuse et amère, car elle lui fait sentir sa condition d'orphelin, d'être dématérialisé et déraciné.

Alfred Schütz décrit en termes très explicites cette prise de conscience de la double étrangeté du lieu qui fut un jour un lieu intime et du voyageur qui a décidé un jour de rompre le lien :

La maison qu'il (l'homme qui revient) retrouve ne ressemble absolument pas à la maison qu'il a quittée ni à celle de son souvenir à laquelle il aspirait revenir lorsqu'il était au loin. Et, pour la même raison, celui qui rentre au pays n'est plus le même homme que celui qui en est parti : il n'est plus le même, ni pour lui, ni pour ceux qui ont attendu son retour<sup>10</sup>.

Il est vrai que le retour se fait sur le mode de la déception, n'empêche que le fils prodigue retrouve dans le bercail des traces qui le rattachent à son enfance. Écoutons Khaïr-Eddine qui rapporte sa propre expérience du retour après son exil en France :

Et l'on arrive dans son pays, plein du bruit des mégapoles, de la furie des mers et baignant dans les espaces immenses ! On entrouvre son cœur au passant et à l'oiseau troglodyte, à la cigale accrochée au tronc éclaté et au grain menu qui contient la mémoire de la terre. Quel régal après les vins forts de l'errance que le broc de petit-lait saupoudré de thym moulu ! [...] On refait connaissance avec la moindre poutre, la moindre marche ; on redécouvre les pièces visitées en rêve, exiguës et ténébreuses ; on est véritablement à l'écoute des musiques de l'enfance<sup>11</sup>.

Si le revenant retrouve des traces qui confortent son image mnémique du pays, il se rend compte également que son absence l'a transformé en étranger :

Après vingt ans d'absence, on n'est plus qu'un étranger aux yeux de ceux qu'on avait vus naître [...] ça vous noue le ventre ; vous vous dites que vous n'êtes plus d'ici, que votre vraie patrie est partout sauf chez vous... Vous vous comparez à Ulysse d'Ithaque maudit par Poséidon, mais vous avez erré plus longtemps que lui !<sup>12</sup>

Quand l'étrangeté s'installe, c'est pour la vie. Certes, il y a toujours une possibilité d'envisager une réinsertion dans l'ici ou dans l'ailleurs, mais la pureté des liens originels avec la patrie est à jamais perdue et la pureté des liens avec le pays d'accueil ne sera jamais

---

9 Mahi Binebine, *Le Seigneur vous le rendra*, Le fennec, Casablanca, 2013, p.176.

10 Ibid, p.64.

11 *Légende et vie d'Agoun'chich*, op.cit., p.19.

12 Ibidem.

complètement acquise. Il y a donc une aliénation mutuelle et de l'espace et du voyageur : les deux sont devenus autres durant leur séparation, les deux ont empruntés des chemins différents. L'absent, dès l'instant qu'il goûte à l'étrangeté, devient un hybride culturel ; semblable à une pièce de puzzle qui s'est égarée et dont les contours ont été racornis ou remodelés ; même après son retour, il ne coïncidera plus avec la place qui était la sienne.

C'est ainsi que le lieu qui suscite d'abord la nostalgie, un désir douloureux de retour devient après ce retour un lieu de douleur lorsque le revenant constate que le lieu qu'il a quitté n'existe plus que dans son souvenir, que lui-même, il n'est plus celui qui est parti, mais ces déchirures et ces frustrations liées au lieu s'inscrivent tout compte fait dans la logique du mouvement et de la métamorphose qui gouvernent notre monde et notre condition.

Ceci, comme le remarque Abdelmalek Sayad dans *La Double absence* en analysant la condition des émigrés, nourrit un sentiment de déchirure, d'in-existence et de négation, donnant lieu à une « situation paradoxale du 'mort vivant' ou du 'vivant (déjà) mort' » qui cherchent à « recomposer les morceaux brisés<sup>13</sup> ».

### **Bibliographie :**

- Binebine, Mahi, *Le Seigneur vous le rendra*, Le fennec, Casablanca, 2013.  
Khaïr-eddine, Mohammed, *Légende et vie d'Agoun'chich*, Tarik éditions, Casablanca, 2015.  
Sayad, Abdelmalek, *La Double absence*, Seuil, 1999.  
Schütz, Alfred, *L'Etranger*, éd. Allia, Paris, 2017 (pour la traduction française).  
Waldenfels, Bernahard, *Topographie de l'étranger*, Van Dieren éditeur, coll. Par ailleurs, Paris, 2009.

---

13 Abdelmalek Sayad, *La Double absence*, Seuil, 1999, p.256.